

# m é m o i r e

---

# plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

2

Notre mémoire plurielle s'exerce dans ce numéro de diverses manières. La nature y a sa part, avec un hymne aux arbres sacrés de l'Afrique du Nord : le cyprès, le figuier, l'olivier, le cèdre.



L'imagination de l'homme singulier, c'est un captif qui s'en empare pour faire d'un épisode malheureux de sa vie un récit romanesque. Un discours d'adieu à un général, c'est rarement poétique et pourtant... Un sculpteur, un peintre voyageur, des livres, ce sont des rendez-vous qui vous deviendront familiers et, qui sait, indispensables peut-être ! Quant aux chemins de mémoire, c'est un clin d'œil malicieux de Montherlant

en balade à Kairouan. La brève de dernière page interroge indiscrètement un éminent académicien. Une incursion dans une vie où l'esprit est roi. Que ce numéro 2 vous apporte nos vœux pour l'année qui approche, une année de rencontres, d'échanges, de meilleure connaissance. Que notre mémoire se fasse toujours plurielle.

# La parole

nous appartient

---



**Espace historique** 3  
Arbres sacrés d'Afrique du Nord  
Charles de Galland



**Hommes singuliers** 6  
Les deux vies de Jean-François Regnard  
Marc Baroli



**Ecrivain public** 8  
Un légionnaire honoraire de 1ère classe  
Paul Bellat

**Point livres** 10  
Repères bibliographiques  
Janine de la Hogue



**Le musée** 12  
Greck : un sculpteur puissant et expressif  
André Appel  
*Regards de peintres* : Eugène Delacroix au Maroc  
Lydie Bozon

**Les chemins de mémoire** 14  
Les princesses poules  
Henry de Montherlant

**Brève** 16  
Qui êtes-vous, monsieur Dupuy ?

## Rédaction

Janine de la Hogue  
Comité de rédaction en cours de constitution  
130 rue Lecourbe, 75015 Paris.

## Réalisation

BADIANE, 7 passage Bourgoïn, 75013 Paris. 43 37 61 91.

## Adhésions/Abonnements

Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 5 rue Ribéra, 75016 Paris.  
Bienfaiteur : à partir de 150 francs. Adhérent : à partir de 50 francs.

Commission paritaire en cours.

## Arbres sacrés d'Afrique du Nord

Charles de Galland

Notre espace historique se donne aujourd'hui un air de fête, un souffle de nature. Faisons mémoire ici de quatre arbres d'Afrique du Nord que Charles de Galland qualifie de sacrés et qui seront dans notre souvenir les ambassadeurs de tous les autres, arbres nourriciers, arbres d'ornement ou de défense, arbres pour le plaisir ou le travail, arbres qui retiennent le sol, arbres qui touchent au ciel, arbres familiers, manteau royal pour une terre menacée. Écoutons la voix d'un amoureux, une voix déjà lointaine et qui paraît si proche...

*Arbres, fils de la terre, parure du sol, verdoyants manteaux des plaines fécondes, ou couronnes royales des monts altiers, je vois en vous les symboles de la tradition : en vous, je revois les passés glorieux, le travail libérateur, la tutelle de logis familiaux, les repos à l'ombre maternelle, la majesté des hautes solitudes et la fécondité de la nature d'où jaillissent les sources de vie et d'inspiration.*

*Je vous exalte, enfants de la terre, arbres sacrés, vous qui, au milieu des révolutions éphémères, des ambitions stériles, des hommes qui passent et des cités qui s'effondrent, demeurez immuables dans votre éternelle beauté...*

*Vous seuls parez la ruine et vivez sur la mort...*

### Cyprès, arbre de la Maison

Avec sa stature hiératique, son feuillage aux tons de velours foncé, d'où s'exhalent, comme de mille cassolettes, les arômes subtils, il est bien l'arbre sacré dont les hommes d'Europe ont fait l'image et le gardien de la mort... Le long des allées silencieuses de la nécropole, ils ont voulu placer, sous les ifs et les cyprès, les dépouilles humaines et opposer à la fragilité des vies caduques la pérennité des arbres qui ne changent pas.

Mieux avisés, les hommes d'Orient n'ont vu, dans le cyprès, que l'arbre tutélaire qui protège le logis ou la coupole de la Koubba.

O Maison du cyprès, de laquelle s'éloignent

les maléfices et les sorts, abrite la vieillesse de l'aïeul et les jeux de tous ceux qui naissent à la vie ! Donne l'asile à l'oiseau, sois le protecteur de la maison !

Avec un port majestueux et les belles reluisances de son velours feuillu, à peine balancé par la brise qui vient du large, le cyprès n'est pas le signe de la mort, de la fin et du deuil...

Mais s'érigeant près de la blanche muraille, il demeure, dans l'harmonie des choses, le gardien fidèle de la vie qui naît, se transforme et rentre dans la nature.

### **Figuier, arbre des divinités champêtres**

Les Nymphes, les Naïades, les Hamadryades, Pan et son cortège de divinités sylvestres et celles qui se plaisent à vivre auprès des sources fraîches, à la base des roches moussues ; et ceux qui, sous les rayons de la lune, dansent au milieu des clairières perdues dans les bois mystérieux, tous demandèrent aux dieux puissants un arbre qui fût par la forme, la couleur et la feuille un hommage rendu à l'art... Et les dieux firent naître, sous les regards émerveillés des sylvains, un figuier : tronc et rameaux aux reflets d'argent, feuilles larges et dentelées, fruits savoureux dont la chair abondante et sucrée brisant l'épiderme, apparaît comme des gemmes noyées dans du miel.

Tout ce que les artistes avaient pu concevoir, tout ce que l'art des abeilles de l'Hymette avait su accomplir fut dépassé par le figuier, don de l'Olympe.

Les peintres l'ont reproduit dans ses formes

les plus capricieuses et les poètes l'ont chanté.

Les sylvains reconnaissants le plantèrent à Cyllène, à côté d'un sanctuaire d'Aphrodite ; et Aphrodite a répandu le figuier des côtes de l'île de Chypre jusqu'aux rivages de la Méditerranée occidentale...

Aujourd'hui, ici même, il mêle ses feuilles d'argent au feuillage plus sombre de l'olivier.

### **Olivier, fils d'Amphitrite et d'Athénée**

Fils de l'Attique, du Péloponnèse et de l'Ionie, don de Pallas Athénée, il est la tradition et le passé. Il nous relie aux pays de la légende fabuleuse et nous ramène aux sources de la poésie.

Il devient l'évocateur des grands mythes, des théories religieuses qui montaient vers la source pure de Costalie, des luttes olympiques de la vallée de l'Alphée, des naïves croyances, des anciennes religions, des labeurs rythmés, pareils à des rites sacrés.

Il semble que, quelles que soient leur origine et leur religion, dans les pays que baigne la Méditerranée, les hommes voués à la culture de l'arbre méditerranéen, s'inclinent devant le même culte et obéissent aux mêmes rites.

Vieux oliviers, aux troncs crevassés, aux bras décharnés, vous avez étendu votre ombre sur le Nazaréen ; vous avez été les témoins des gestes antiques... Je vous salue !

Partout où je vous ai vus, dans la plaine d'Itéa, au pied du Parnasse ; sur le sol ita-

lien et sur les terres d'Afrique, j'ai senti que, frères de la même race, vous avez apporté d'Orient aux Méditerranéens d'Occident, la poésie et la fécondité dont vous êtes les symboles.

Des branches d'oliviers à la main, éphèbes et jeunes filles gravissaient les pentes du Parnasse, pour aller rendre hommage à Phébus Apollon.

Avec le même rythme et le même geste, femmes d'Afrique du Nord ou femmes grecques cueillent les fruits qui vont être écrasés sous le pressoir. Et lorsque l'huile, ambre liquide, coule dans les bassins, la joie entre dans la maison.

En Grèce, l'athlète vainqueur, le corps frotté d'huile, recevait la palme que lui offraient les Hellanodices. Ailleurs, la mère, tremblante de joie, offre à l'onction le front du nouveau-né ; comme si l'huile, également sainte, devait donner aux muscles la force, à l'âme la pureté.

Flots de la mer égéenne, vagues de la Méditerranée, d'une cadence rythmée, continuez à battre les rives où la brise marine chante à travers les oliviers.

### **Cèdre, roi de la montagne**

O cèdre, arbre-roi, je te dois les émotions que l'on ressent au contact de la nature, d'où s'épandent, en vibrations, les sensations d'art et de beauté.

Pour vivre et s'épanouir, en sereine harmonie, il te faut la montagne, au pied de laquelle viennent mourir les bruits et l'agitation de la foule humaine. Tu domines les rocs éboulés, le val profond et la plaine sans fin.

Ton nom signifie beauté et grandeur.

Jeune encore, plein d'ambition, tu sembles vouloir baigner ta cime aiguë dans l'éther où plane l'aigle. Ta stature est superbe comme celle d'un jeune roi asiatique : plus haut, toujours plus haut !

Devenu vieux, ancêtre de la forêt, tu cesses de porter ta cime vers les nues. Tu étends, sur tout ce qui est à tes pieds, tes rameaux puissants, dans l'attitude austère du protecteur divin. C'est le geste auguste de la robuste beauté et de l'inlassable bonté...

Suivant la parole de l'Ecclésiaste, tu parfumes la hache qui te frappe.

Tu protèges les êtres et les plantes frêles autour de ton tronc semblable au fût massif de la colonne d'un temple assyrien. Des gazons, des fleurs, des insectes, de tout ce bruissement de vies, qui s'agitent et se confondent, monte vers toi un hymne d'amour.

Sur ta parure teintée de bleu les aubes mettent leurs opales, et le soleil couchant une pourpre royale.

Tu es vraiment l'Arbre-Roi !

Quand les grandes voix passent à travers la forêt, il semble que tu nous parles du Liban lointain et du faste de l'Asie.

Puis quand, après des siècles et des siècles, la sève nourricière a cessé de vivifier tes branches ou lorsque l'ouragan t'a abattu, arbre géant, sur les mousses fleuries, de ton bois mort monte, comme l'encens des autels, au moment des cérémonies funèbres, le parfum de ton âme qui va se dispersant parmi l'air embaumé. ■

*Bulletin de la Société de Géographie d'Alger,*  
n° 87. 1er trimestre 1922.

## Les deux vies de Jean-François Regnard

Marc Baroli



*Regnard est plaisant  
comme le valet,  
Molière est comique  
comme le maître.*

Joubert

**Car il y a bien deux vies de cet homme singulier : la vraie et l'autre, enjolivée par les imaginations de Regnard lui-même et de ses contemporains, comme s'il en était besoin. Marc Baroli nous conte ici un épisode de cette destinée, la plus extraordinaire parmi celles des auteurs plutôt casaniers de l'âge classique.**

Né en 1656 à Paris, pourvu d'une solide fortune et d'un physique avantageux, il aime à voyager et cela le mènera très vite, bon gré mal gré, hors des sentiers battus. En 1678, il part pour l'Italie. De ce voyage, nous avons une relation sous la forme d'un court roman intitulé *La provençale*, paru sous son nom en 1731. Le héros du roman, Zalmis, que l'avertissement identifie formellement à l'auteur, rencontre une belle Provençale, Elvire, et son mari. Tous trois regagnent la France par mer, chose assez courante jusqu'au milieu du XIXe siècle, mais ils tombent aux mains de pirates qui les mènent en Alger.

A part cet épisode, bien réel, cette relation romanesque n'est pas fiable. Regrettons-le pour le pittoresque, mais Guy Turbet Delof a démontré sans appel dans sa thèse sur *L'Afrique barbaresque dans la littérature française des XVIIe et XVIIIe siècles* qu'il s'agit d'une œuvre non pas posthume, mais tout bonnement apocryphe. Parue 22 ans après la mort de Regnard, elle ne constitue qu'un centon reprenant tous les poncifs à la mode sur le sujet.

Nous avons un autre récit de la captivité de Regnard, celui de son compagnon d'esclavage Pierre de Fercourt, qui devait d'ailleurs l'accompagner dans ses autres voyages. Un familier donc. Son récit est incontestablement moins romanesque que *La Provençale*.

Le début des deux relations jusqu'à la capture et la dévolution des esclaves, est à peu près le même. Puis, selon Fercourt, tandis que la

jeune Provençale est achetée par un vieux Turc, Fercourt et Regnard sont vendus à Achmet Talem, un de ces Tagarins, ou Maures d'origine autochtone, qui avaient la réputation d'être plus cruels que les Turcs envers leurs captifs. Astreints à tourner une meule sous les coups, ils se mettent vite d'accord avec leur maître sur le montant de leur rançon et signent contrat pour 2000 piastres (plus d'un million d'aujourd'hui) sous la garantie du consul, le père Le Vacher. Ils sont ensuite mis au travail, à peine moins dur, de la laine jusqu'au moment où Regnard préfère proposer à Achmet Talem qui aime les oiseaux, mais n'a que de vilaines cages, de lui en fabriquer de plus belles. Tous deux tentent de s'évader. Rattrapés, on leur inflige le supplice de la bastonnade sur la plante des pieds pour les obliger à dénoncer leurs complices. Regnard parle, Fercourt non et on leur impose de plus grosses chaînes jusqu'à l'arrivée de la rançon, tout en les bastonnant de temps à autre. Libérés en même temps que la Provençale, ils parviennent à Marseille, enfin.

Moins invraisemblable que *La Provençale*, ce récit n'est pas non plus entièrement fiable. Il contient, certes, des détails plus réalistes qui concordent avec l'ensemble des témoignages sur la captivité en Alger. mais il est prouvé qu'il a été écrit après la mort de Regnard, sans doute même après *La Provençale*, à la demande d'un public curieux de ces récits de voyage. Et les complaisances envers les goûts du temps, peu compatibles avec ce que l'on sait des mœurs barbaresques, n'y manquent pas.

Le seul fait avéré par la correspondance des pères lazaristes qui s'occupaient du rachat des captifs – et dont certains comme le père Le Vacher devaient y laisser la vie – est la présence de Regnard comme captif en Alger d'octobre 1678 à mai 1679. Le goût de l'époque pour les "turqueries" et la réputation de Regnard comme grand voyageur et presque comme aventurier ont fait passer le reste pour véridique. Après une vie aventureuse, il revient à Paris et achète une charge lucrative. Il se garde bien de se marier et mène joyeuse vie avec de nombreux amis dans un château de Grillon près de Dourdan. Et il écrit, surtout pour le théâtre.

Et puis, un beau jour de 1709, il se sent mal en descendant de cheval et appelle son médecin. S'impatientant de ne pas le voir arriver, il demande à son palefrenier le remède qu'il donne à ses chevaux, l'avale... et meurt. Encore une légende, la troisième au moins : Regnard est tout bonnement mort d'indigestion. Mais aussi comment cette destinée hors du commun aurait-elle pu s'achever de façon si triviale ?



*Qui ne se plaît pas  
à Regnard  
n'est pas digne  
d'admirer Molière.*  
Voltaire

## Un légionnaire honoraire de première classe

Paul Bellat

Paul Bellat est un écrivain, un écrivain fécond. Nous aurions pu, pour mieux justifier ce titre d'écrivain public, donner de lui un extrait de roman, un conte, une scène d'une pièce de théâtre et dire qu'il eut le Grand Prix Littéraire de l'Algérie, le prix du théâtre aussi. Mais il nous plaît de souligner un aspect de sa personnalité qui le rend fort original. A la différence de monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, Paul Bellat s'exprime en vers dans des circonstances où les autres manient tout prosaïquement... la prose. Ainsi, à quatre vingt-neuf ans, il est venu de Bordeaux pour fêter avec nous la sortie du premier numéro de *Mémoire plurielle* et ce mot de mémoire fut si évocateur pour lui qu'il prit la parole pour dire sa douleur d'avoir quitté Bel-Abbès, sa ville natale. Et c'est en vers qu'il a exprimé son émotion.

C'est en vers aussi qu'il avait fait un discours fort remarqué à l'Assemblée algérienne. Etonnant exploit que le manque de place seul nous empêche de publier ici. Mais nous avons choisi un autre discours prononcé à l'occasion du départ de Bel-Abbès du général Rollet, inspecteur général de la Légion. Paul Bellat se plaisait à rappeler qu'il avait été nommé légionnaire honoraire de première classe. Il avait également prononcé un discours en vers à l'inauguration de la Maison du Légionnaire, qu'il avait créée dans sa ville.





DISCOURS D'ADIEU AU GÉNÉRAL ROLLET  
inspecteur général de la Légion

Lorsque l'Aigle Royal trouant le ciel livide  
– Flèche d'or que lança l'arc bandé de la faim –  
Plane majestueux, son œil perçant et fin  
Embrasse d'un seul coup notre planète vide,

Ainsi, mon général, votre regard avide  
Se pose en nos regards et s'en empare afin  
De découvrir des cœurs quel est le vrai chemin  
Et de le travailler s'il est encore aride.

Car vos yeux sont les yeux de cet oiseau royal  
En eux couvent la Foi, le Rêve, l'Idéal  
Et l'énergie enfin qui toujours vous agite.

Puis soudain nous voyons dans ce regard si dur  
Une étrange clarté qui naît, vit et palpite  
Et cette clarté-là n'est offerte qu'aux purs.

\*

“Adieu” nous dites-vous, mais savez-vous combien  
Ce mot triste et cruel nous surprend et nous peine  
Et vous dites “Adieu” de votre voix sereine  
Comme si ce mot-là ne ressemblait à rien.

Pourtant nous vous aimons et vous le savez bien.  
L'amitié qui vers vous sans cesse nous entraîne  
Nous attire la vôtre et vers nous la ramène  
Pour attacher nos cœurs comme d'un nœud gordien.

Chaque jour, renforçant ce lien indénouable  
Nous disait vos exploits de grand chef redoutable  
Et nous goûtions bien mieux vos amabilités.

Et vous partez... Et nous, désespérés nous sommes  
Mais sachez qu'en partant aussi vous emportez  
Un lambeau de nos cœurs et de nos âmes d'homme. ■

## Greck, un sculpteur puissant et expressif

André Appel

### L'HOMME

André Greck, sculpteur, est né à Alger le 24 février 1912 et mort à Paris le 11 octobre 1993. Cet artiste remarquable, expressif et puissant, monumental dans la moindre de ses œuvres, a commencé très jeune dans l'atelier du sculpteur Alaphilippe à Alger. En 1930, à 18 ans, une bourse du Gouvernement général de l'Algérie lui permet de s'inscrire à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de Jean Boucher. En 1935, il se présente au concours du Prix de Rome où il décroche la place de second. Le Grand Prix artistique de l'Algérie lui est attribué cette année-là. En 1936, il est Grand prix de Rome. De 1943 à 1944, André Greck est dans la 1ère Armée. En 1950 il est professeur à l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger. En 1957 la ville d'Alger lui attribue la Médaille d'or. Après 1962 et jusqu'en 1975 il est professeur de dessin aux Beaux-Arts de Paris. Il meurt à Paris le 11 octobre 1993.

Son atelier rempli d'œuvres et d'outillage, situé à Kouba, près d'Alger, a été nationalisé par l'Etat algérien pour en faire une annexe de l'Ecole des Beaux-Arts.

Les moulages d'une partie de ses œuvres vont être légués à certains musées de France.

### LES ŒUVRES

**En Algérie.** Au fronton de l'Opéra d'Alger, au Palais de Justice, à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, à la Cité universitaire, au lycée de jeunes filles de Kouba. Au stade Géo André, on pouvait voir *L'Athlète au repos*, à la mémoire de Géo mortellement blessé à Mateur, en Tunisie, en 1943. Un hommage à Marcel Cerdan au stade du même nom. Au nouveau lycée de Maison-Carrée. Une statue de Jeanne d'Arc à El Affroun, de monseigneur Affre, à Affreville. Le buste du député-maire Paul Cuttoli à Philippeville, du sénateur-maire Emile Morinaud à Constantine. D'autres bustes encore : le professeur Benhamou, le gouverneur général Marcel-Edmond Naegelen, les professeurs Duboucher et Raynaud, le député Charles Vallin, le maire Amédée Froger.

**En France.** A la gloire du maréchal Juin et de ses soldats, place d'Italie, où se trouve aussi le monument glorifiant l'attitude héroïque des combattants polonais de 1939-1942. Le maréchal Juin à l'école militaire de Coëtquidan, à Saint-Cyr et à Montpellier. A Bordeaux, inauguré en juillet 1985, le monument dédié au général de Monsabert. A Nice, monument aux victimes du FLN à Oran le 5 juillet 1962. ■

# Regards de peintres : Delacroix au Maroc

Lydie Bozon

*"Rome n'est plus dans Rome !"* écrit Delacroix après son voyage au Maroc.

L'année 1832 marque un tournant décisif dans la carrière de Delacroix, il a 34 ans, il est l'auteur d'une œuvre déjà considérable. Cette année 1832, sur la recommandation de mademoiselle Mars, le peintre rencontre le comte Charles de Mornay qui est chargé de mission auprès du sultan du Maroc Moulay Abd er-Rhaman et qui l'attache à son ambassade.

Partie de Toulon le 11 janvier 1832, la mission arrive à Tanger le 25.

De Tanger à Meknès, à Oran, à Alger, Delacroix ne cessera de noter dans ses calepins, comme il aimait à les appeler, mille observations où une écriture nerveuse enserre croquis et dessins alertes ainsi que de multiples et lumineuses aquarelles.

Mohammed Ben Abou, qui commandait la cavalerie de Tanger, escorta la mission jusqu'à Meknès, le peintre le dessina à de multiples reprises et en fit la figure centrale de plusieurs de ses tableaux. Cette prodigieuse moisson de croquis, dessins, aquarelles, alimentera toute l'œuvre ultérieure de Delacroix et ces notes rapides où s'enchevêtrent textes et dessins sont à l'origine des chefs d'œuvre d'équilibre que sont les grandes toiles tirées de ses souvenirs marocains : *Femmes d'Alger dans leur appartement* de 1834-Louvre, *Noce juive au Maroc*, 1841-Louvre, *Sultan du Maroc*, 1845-Toulouse, *Comédiens ou bouffons arabes*, 1848-Tours, *Les Convulsionnaires de Tanger*, 1836-38-Etats-Unis.

Delacroix rencontre au Maroc de grandes difficultés à faire le portrait de femmes arabes, en revanche il exécutera de nombreuses études d'après les jeunes femmes juives qu'il rencontra à Tanger, notamment Pricidia et Saada Ben Chimol, les filles du drogman (interprète) du consulat de France à Tanger, qui serviront de modèles au peintre ainsi que les femmes de la famille Bouzaglo qu'il représente dans une mine de plomb et aquarelle : *Femmes juives dans leur appartement*-Musée Condé.



En marge de l'un des portraits de Jamila Bouzaglo, la jeune fille note en caractères hébraïques et en espagnol : "M. Delacroix, M. Mornay, M. Frayssinet ont fait la grâce de visiter dimanche 28 avril 1832, Tanger, Jamila Bouzaglo."

Une autre aquarelle du Musée du Louvre représente la famille Bouzaglo. Cette aquarelle et les croquis serviront à l'élaboration du chef d'œuvre de Delacroix, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, exposé au Salon de 1834-Musée du Louvre.

Durant son bref séjour à Alger, du 25 au 28 juin 1832, Delacroix eut la possibilité de visiter un harem, il note dans son journal : "C'est beau ! C'est comme au temps d'Homère !" ■

## Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

**Par l'épée et par la charrue.** L'Algérie au temps du général Bugeaud. *Scénario et textes d'Evelyne Joyaux-Brédy. Dessins de Pierre Jouy.* 90 F + 20 F de port.

Le succès du premier album de bandes dessinées : *Alger 1832. Le temps des rencontres*, a amené les auteurs à lui donner une suite. Le héros Guillaume Dieudonné, qui est arrivé en Algérie en 1839, a connu les pires moments de la Mitidja.

Dans ce nouvel album, il parcourt le pays, va jusqu'en Kabylie, à Oran, rencontre le général Bugeaud et comprend que sa vie se fera dans ce pays. C'est avec beaucoup de sympathie que nous suivons ces aventures qui donnent à connaître l'histoire de la France en Algérie d'une manière agréable et accessible aux jeunes.

**Deux années dans les Aurès,** par Jeanne Cheula. Editions Le Caroubier. Pierre-à-Chaux, 42600 Montbrison. 80 F.

L'Aurès, c'est un massif montagneux au superbe relief tourmenté : quand Jeanne Cheula arrive à Kenchela en 1943 avec son mari, commissaire de police, elle est envoûtée par le pays. "Kenchela, à la limite des monts Nementcha, est le cœur de l'Aurès. Le village s'adosse au mont Chabor, une masse granitique un peu inquiétante, hérissée de lentisques épineux et de chênes-lièges. Les chacals y abondent, les hyènes et les sangliers y ont leur tanières".

Un petit livre chaleureux qu'on lit avec grand plaisir. Mais comme on dit *qui bene amat, bene castigat* : pour une prochaine édition, attention aux coquilles, particulièrement dans les noms propres.

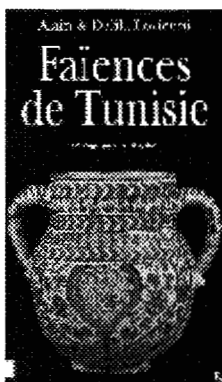
Beau papier, belles illustrations.

**La dernière méharée.** Roman en deux tomes : **Le rendez-vous d'Ighzer et L'or d'El Atchane,** par G. Chappelet. 110 F chaque volume, plus frais d'expédition. Chez l'auteur : "Les oiseaux du Paradis", 115 rue G. Teissier, 30900 Nîmes. C'est une aventure extraordinaire que nous raconte l'auteur, un vrai Saharien. Il imagine le vol d'or de la Banque de France, un or transporté par avion et "échoué" en plein Sahara. L'histoire, fort bien contée, se passe à la fin de la Seconde Guerre mondiale et comporte tous les éléments pour en faire un film d'action dans des décors naturels somptueux comme le Sahara sait nous en offrir. Il ne faut pas raconter le roman, au risque de déflorer l'intrigue. mais que l'on sache qu'il y a du suspense, de l'amour mais aussi de la haine, de la peur et des personnages qui ont une vraie densité. Une énigme qui se perd dans les dunes, un beau livre qui enchante-tout les amoureux du Sahara... et les autres.

**Rémi Saint-André, l'itinéraire de 1899 à 1992 d'un Français d'Algérie,** par Claudie Saint-André. 200 F. 4, bd A. Blanqui, 75013 Paris.

En première page, cette phrase de Claudie, son épouse : "Cet ouvrage ne peut être dédié à Rémi Saint-André, il a été écrit avec lui."

Il est bien vrai que ces deux tomes ne respirent que par Rémi Saint-André, qui les habite complètement. Mais que l'on ne pense surtout pas qu'il ne s'agit que d'un hymne à un époux aimé et disparu. Non, cet ouvrage en deux tomes est, à travers un homme remarquable, une somme historique considérable et, comme le dit le ministre Jacques Augarde dans la préface, c'est "un homme de mémoire avec d'autant plus de solidité qu'il a été pendant des décennies un homme de communication." Un livre riche, dense, où nous puiserons des informations. ■



**Faïences de Tunisie, par Alain et Dalila Loviconi.** Photographies S. Belfitah. Edisud. 260 F. Aquarelles d'Alain Loviconi.

Les auteurs, tous deux nés en Afrique du Nord, sont passionnés de l'art de ces pays. Ils ont déjà publié chez le même éditeur *Regards sur la faïence de Fès*. Dans ce très bel album ils étudient à la fois l'histoire et la technique de la céramique tunisienne. Leur recherche les a amenés à la découverte de la richesse décorative de ces pièces de faïence où se mêlent "à travers les techniques et les motifs, influences andalouses et ottomanes ; italiennes parfois, surtout dans les carreaux de revêtement... Carrefour de l'espace méditerranéen, la Tunisie doit à cette situation particulière d'avoir, au fil des siècles, beaucoup reçu et beaucoup donné." Ce livre érudit est particulièrement bien illustré, montrant bien la richesse des couleurs, la variété de l'inspiration.



**L'enfant pied-noir, par Elie-Georges Berreby.** Actes-Sud. 95 F.

"Nager dans l'ivresse de vivre. Sous un ciel étincelant. Dans une mer fêtée comme une reine... Quand la ville est écrasée de chaleur, le port, derrière le môle. Là où les vagues se cassent contre le béton, là où les bateaux ne peuvent pas s'abriter, là où nous nous sentons chez nous. Le plus grand c'est Salviat. Il a poussé du jour au lendemain. Jusqu'où il va comme ça ?... Scotto, la plage ou le port, pour lui c'est du kif. Il sort ses crayons de couleur, son carnet à dessin et il me dit : Fais-moi confiance, si tu regardes avec tes yeux, partout c'est beau."

Et lui, le narrateur, il a une mère trop belle, pas de père, un frère et une sœur et pas d'argent à la maison. Alors il chante dans la rue, il tire du vin, il est apprenti-plombier et suis les cours du soir. Et puis l'histoire le rattrape avec les morts quotidiennes et la peur. De l'humour, un récit savoureux, en marge d'événements terribles. Une chronique en forme de roman, une écriture qui chante dans la mémoire.



**Ecrivez-moi, Madeleine, par Ilo de Franceschi.** Postface de Gérard Chalian. Editions de l'Aube. 60 F.

Mort en 1985, à peu près inconnu, Ilo de Franceschi a rencontré tous les grands écrivains européens : Joyce, Kafka, Rilke, Zveig, Malaparte, Hamsun, Gide, Valéry, Malraux. En 1938, il est à la Légion dans le Sud marocain. Nous ne saurons jamais pourquoi. Il écrit au philosophe Alain et par le hasard d'une erreur postale sa lettre échoue chez Madeleine Allain. Emue par la solitude que révèle le message, celle-ci lui écrit. "Au début, ce fut un échange épistolaire, un peu amusé de mon côté. Mais je compris rapidement que, pour Ilo, c'était l'approche d'une nouvelle vie, et tout doucement j'entrai dans son jeu. Jeu merveilleux de l'esprit." Un jeu qui durera un peu plus de deux ans. Des lettres très belles, très vivantes que Madeleine Allain publie aujourd'hui, comme si, à travers les mots, elle faisait revivre le légionnaire qu'elle n'a jamais rencontré mais qui savait, en quelques mots lui rendre présents ses paysages, ses émotions. Aux mêmes éditions : *Gouttes de sang* par Marie-Jeanne Pérez. Une femme à Alger. 69 F. ■

## Les princesses poules

Henry de Montherlant



Pour certains, partir c'est mourir un peu, pour d'autres, rêver c'est partir un peu. C'est emprunter les chemins de mémoire qui, s'ils ne remplacent pas le voyage, nourrissent l'esprit, déroulent leurs images. Comme ici, Montherlant se rappelant avec humour certains étonnements tunisiens.

Comme les ambassades sont censées être, en territoire étranger, une petite parcelle du pays qu'elles représentent, la gare de Lyon est, dans Paris du Nord, une petite enclave de la nation méditerranéenne. Combien de fois, quand c'en était arrivé au point où l'exil parisien menaçait de me rendre fou, ai-je été rôder, m'asseoir dans les salles d'attente, dans les trains en partance ! Combien de fois, arrivé à sept heures (les trains pour Marseille partent à neuf heures), à dix heures j'y étais encore, n'ayant pas dîné, apiégé dans quelque aventure mirifique !...

... Déjà apparaissaient les bagues, les breloques, les foulards rose vif, les chemises saumon, les bottines en cuir gris pâle, avec arabesques de cuir bleu ciel. Déjà, comme un élixir de vie, je bois le parler algéro-marseillais, pointu chez le Marseillais, grassoyant chez l'Algérois, court chez le Marseillais, et qui chez l'Algérois met l'accent sur la pénultième, tandis que l'Oranais – toujours à demi Espagnol – fait sonner l'antépénultième. Déjà les gosses donnent dans leur tic de se dire à tout propos : "Viens, viens !" Déjà on cueille au passage un geste bien méditerranéen – celui de donner par amitié une grosse tape sur le sommet du crâne – une phrase bien méditerranéenne : "Ernest, y travaille quand y veut" ou "Tu t'en vas de là !" C'est une chose curieuse de remarquer dans tout ce train, le cri unanime de délivrance qu'il y a à quitter Paris.

*On est déjà de l'autre côté de la Méditerranée, on a emprunté les chemins de mémoire. Un souvenir savoureux, entre autres...*

Kairouan, ville plate, entourée d'étendues immenses, un peu effrayantes, bordée d'une bave de cimetières, comme la côte, sur mer, d'une bave de déchets. Les murailles de la ville, en pisé pâle, d'un grandiose qui rappelle le Maroc. La terre pâle. Quelques arbres et des agaves, pâles de poussière. Les chameaux pâles qui évoquent, couchés, une poule qui couve, et quand ils courent, un échassier. Les chiens pâles. Les moutons pâles. les varans pâles, couleur de sable, à tête de lévrier. Les vaches pâles, traversant par le milieu un cimetière, piétinant les tombes ; c'est la familiarité avec le sacré des églises espagnoles. Des champs de tombes, presque à l'infini, où des gens sont assis. Les seuls bruits dans l'étendue sont les grondements des chameaux, et puis, comme un miracle, une voix d'enfant, un "Ya Ali !" au-dessus de la pierraille étincelante.

Une caravane s'achemine vers Kairouan. Ah, ces chameaux, quel port de tête ! On dirait Barrès. Le bleu, magnifique d'ardeur, des femmes bédouines. Le noir de leurs visages, l'éclat de leurs dents, le noir brillant de leurs boucles sur leurs fronts entre les voiles rouges : une flambée de couleur au milieu de l'immensité décolorée. Le chameau du milieu, seigneur de la caravane, porte au sommet de sa bosse, dans un petit palanquin fait de branches, deux poules. Perchées ainsi au point le plus haut de la caravane, et en son milieu, elles prennent une importance extraordinaire, ces poules ; on dirait que toute la caravane fait pyramide vers elles. Et me voici jeté dans un doux délire.

Sont-ce deux princesses infortunées, qu'un enchanteur métamorphosa en poules ? Dieu ! je brûle de les reprendre à leurs infâmes ravisseurs ! Ou bien, au contraire, ces péris n'auraient-elles pas obtenu de prendre cette forme, une minute, le temps que leurs visages ne fussent pas vus par les yeux de l'infidèle ? Mais non, ce sont plutôt des poules sacrées, qu'en cortège on conduit quelque part, où les peuples se prosterneront devant elles, se frotteront les plaies avec leurs excréments. Elles passent et s'éloignent, laissant en moi tout le divin. ■



## Qui êtes-vous, monsieur Dupuy ?



Jeunesse (prime) à Tunis. Puis à Alger  
Etudes, grades, enseignement. Professeur, mais de quel Collège !  
Académicien aussi, un peu plus tard...  
Nice, Aix-en-Provence, La Haye accueillent le spécialiste du

Droit international, humaniste européen et  
Universaliste. Beaucoup de «iste» direz-vous  
Pour un homme à qui plaît la simple  
Union des esprits et des cœurs. Mais il faut s'  
Y préparer : d'autres lauriers encore l'attendent.

– Avez-vous une devise ? Laquelle ?

**Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.**

– Si vous n'étiez pas vous, qu'aimeriez-vous être ?

**Je suis heureux comme je suis.**

– Avez-vous une occupation préférée ? Quelle est-elle ?

**Le chant.**

– Quel est le don que vous souhaiteriez posséder ?

**Compositeur de musique.**

– Que craignez-vous le plus ?

**Le froid.**

– Donnez une courte définition du bonheur.

**Etre en accord avec soi-même et avec ceux qu'on aime.**

– Quel est le défaut (ou le vice) qui vous fait le plus horreur ?

**L'arrogance.**

– Quelle est la qualité que vous appréciez le plus ?

**La tolérance (l'ouverture aux autres).**

– Avez-vous un héros favori ? Lequel ?

**Antoine de Saint-Exupéry.**

– Préférez-vous voyager ou lire un récit de voyage ?

**Voyager.**

– Si vous pouviez changer d'époque pour y vivre, laquelle choisiriez-vous ?

**Je n'ai pas envie de changer d'époque.**

– Pour vous, l'espérance est-elle une vertu, une chance ou une utopie ?

**La vertu d'espérance dépasse l'espoir temporel pour l'Eternel.**